

Antonio Muñoz Molina est né en 1956 à Úbeda, dans la province de Jaén. Son œuvre, une des plus importantes de la littérature hispanique, a été couronnée de nombreux prix littéraires, parmi lesquels le prix Femina étranger pour *Pleine Lune*. Il est membre de la Real Academia de Letras depuis 1995.

DU MÊME AUTEUR

Beatus ille

Actes Sud, 1989

Seuil, 2000

et « Points », n° P929

L'Hiver à Lisbonne

Actes Sud, 1990

Seuil (nouvelle traduction), 2001

Les Mystères de Madrid

Actes Sud, 1993

Le Royaume des voix

Actes Sud, 1994

et « Points », n° P790

Le Sceau du secret

Seuil, 1995

Pleine Lune

prix Femina étranger

Seuil, 1998

et « Points », n° P667

Une ardeur guerrière

Mémoires militaires

Seuil, 1999

Rien d'extraordinaire

nouvelles

Seuil, 2000

Cordoue des Omeyades

Hachette Littératures, 2000

Carlota Fainberg

Seuil, 2001

et « Points », n° P966

Séfarade
Seuil, 2003
et « Points », n° P1387

En l'absence de Blanca
Seuil, 2004
et « Points », n° P1426

Vent lunaire
Seuil, 2008

Antonio Muñoz Molina

BELTENEBROS

*Traduit de l'espagnol
par Claude Bleton*

Éditions du Seuil

Une première édition en langue française
a paru aux éditions Actes Sud en 1991

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Beltenebros

ÉDITEUR ORIGINAL

Seix Barral, S.A., Barcelone

© Antonio Muñoz Molina, 1989

ISBN original: 84 322 0600 8

ISBN 978-2-0214-3597-9

(ISBN 2-02-041336-1, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2004, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE DU TRADUCTEUR

Amadis de Gaule, héros d'un roman de chevalerie publié pour la première fois en Espagne en 1508, s'illustre par ses actes de bravoure sous le nom de « Chevalier au Lion » ; un beau jour, Oriane, sa dame, le croyant infidèle, lui ordonne de ne plus paraître en sa présence ; le chevalier, incapable de désobéir à un ordre de celle qui règne sur son cœur, s'isole du monde et fait retraite en un lieu sauvage où il prend le nom de *Belte-nebros* (Beau-Ténébreux).

*Quelquefois ils fuyaient sans savoir qui, et
d'autres fois ils s'arrêtaient sans savoir
qui ils attendaient.*

CERVANTÈS,
Don Quichotte, II, LXI

J'étais venu à Madrid pour tuer un homme que je n'avais jamais vu. On m'avait donné son nom, le vrai, et aussi les fausses identités qu'il avait utilisées au cours de sa vie secrète, identités souvent fantaisistes et invraisemblables, dignes de ces romans à l'eau de rose qu'il lisait pour tuer le temps dans ce curieux entrepôt glacé, cet édifice en brique au bord des voies de la gare d'Atocha où il avait passé plusieurs jours à m'attendre parce qu'on lui avait annoncé ma venue, et où il m'avait attendu tranquillement au début, mourant de froid, j'imagine, d'ennui aussi, voire de terreur, soupçonnant avec une certitude croissante qu'il se tramait quelque chose contre lui, se retournant sans fermer l'œil de la nuit sous la simple couverture, humide et rêche, que j'ai vue plus tard sur son lit, semblable à celle qu'il devait utiliser pour se réchauffer dans sa cellule après les interrogatoires, écoutant jusqu'à minuit l'écho des haut-parleurs sous la voûte de la gare, et le fracas des express qui commençaient d'arriver à Madrid avant l'aube.

L'entrepôt avait des parois en briques rouges et nues, un plancher en bois, il ressemblait de loin à une tour solitaire abandonnée sur le rivage d'un fleuve, il dépassait les murs d'enceinte de la gare et les faisceaux de câbles tendus au-dessus des voies, comme une masse cubique,

aveugle et noircie depuis le fond des âges par le charbon des locomotives, ses portes et ses fenêtres étaient comme raturées par des enchevêtrements de madriers qu'une rage acharnée à vouloir tout fermer avait cloués autrefois sur les encadrements. À l'étage supérieur se trouvaient l'ancien et solide comptoir d'un magasin de tissus, des étagères vides, des colonnes arbitrairement réparties et une pendule où figurait le nom d'une usine textile catalane qui avait dû faire faillite au début du siècle, un peu avant que les aiguilles s'arrêtent définitivement sur une heure qui pouvait être crépusculaire ou matinale : sept heures vingt. Le verre du cadran avait disparu et les aiguilles étaient plus fines que le tranchant d'une lame. En les effleurant, je me blessai légèrement à l'index et je songeai à lui qui, pendant les jours et les nuits de sa réclusion, les avait sans doute déplacées souvent pour se donner l'illusion que le temps s'écoulait plus vite ou pour le retenir, vers la fin, quand son instinct d'animal traqué, épiant le calme et le silence, lui avait soufflé que le messenger attendu ne lui apporterait pas une évasion possible, mais une mort certaine, et qu'il périrait dans l'opprobre et dans la honte au lieu de finir en héros, comme on lui avait appris à le désirer ou à ne pas le redouter.

Le sol était jonché de vieux journaux qui crissaient sous mes pas comme un tapis de feuilles mortes, il était parsemé de mégots de cigarettes à filtre, maculé de traces de boue séchée car, m'avait-on dit, il pleuvait si fort le soir de son évasion – réelle ou simulée – que l'eau avait envahi certaines rues et privé le centre-ville d'électricité. Voilà pourquoi il avait pu s'enfuir si facilement du commissariat, expliqua-t-il plus tard parce qu'il redoutait sans doute d'éveiller les soupçons : les lumières s'étaient éteintes au moment où on le poussait

dehors, menottes aux poignets, et il s'était mis à courir à l'aveuglette sous une pluie si dense que les phares des automobiles ne pouvaient la traverser, aussi les gardes s'étaient-ils élancés à sa poursuite, tirant presque au jugé sur son ombre, mais ils avaient perdu sa trace dans l'obscurité diffuse des rues.

Le matelas où il avait dormi conservait une odeur aigre de laine humide aussi forte que les émanations d'urine fermentée qui venaient des W.-C. dissimulés derrière un rideau rigide en plastique vert, au fond de la pièce. La tête du grabat était au bout du comptoir et il était impossible de l'apercevoir en ouvrant la porte. Par terre, au pied du lit, près de la lampe au carbure, je vis des piles de livres, certains sans couverture, cousus au gros fil, maltraités par les inlassables manipulations de mains sales et négligentes, des romans sans doute loués dans les kiosques ou dans les halls de gare car les angles des pages tombaient presque en poussière. Tout ce que contenait l'entrepôt, la lampe à carbure, les livres, les odeurs dégagées par les briques humides, la toile cirée soigneusement posée sur les étagères, suggérait avec insistance un dérapage ou un écoulement irrégulier du temps, pas un anachronisme, mais une rupture dans la durée des objets, renforcée par le rideau criard en plastique vert et les différentes dates des journaux éparpillés par terre. Certains étaient de la semaine précédente, d'autres remontaient à plusieurs années, presque à l'époque où avaient été imprimés ces récits, écrits et signés par Rebeca Osorio.

Voilà encore un nom de roman de location qui appartenait indéfectiblement à ce temps révolu, et pas à l'époque actuelle ni à ce jour futur où je reviendrais à Madrid dans le but de tuer un homme dont je ne connaissais rien, sinon l'expression triste du visage et

les noms successifs qu'il avait empruntés tout au long de sa longue impunité clandestine. D'abord Eusebio San Martín et Alfredo Sánchez, puis Andrade, Roldán Andrade, c'était le nom qu'il portait depuis quelques années et qu'il garderait jusqu'à sa mort. Pour que je reconnaisse son écriture, on m'avait montré des messages signés de sa main, ordres ou mots de passe tracés comme par hasard au dos d'un ticket de métro, formules officielles qui sonnaient étrangement. On m'avait averti qu'il déployait des ruses d'homme invisible, qu'il était aussi bon tireur que moi et savait se cacher et disparaître comme une ombre. Un soir, dans une obscure cité italienne où je m'étais rendu en passant par Milan, on m'avait donné une photographie de lui, bedonnant et à demi nu, sur une plage de la mer Noire, dans un ample maillot de bain qui épousait la courbe de son ventre ; il enlaçait une femme et une fillette au visage mélancolique encadré par des anglaises, et il souriait, sans joie et sans méfiance, à l'appareil, au regard et à la présence d'un homme qui est sûrement son ennemi maintenant et qui attend à Prague ou à Varsovie la nouvelle de son exécution.

On m'avait donné sa photo, une enveloppe cachetée contenant le passeport qu'il attendait pour s'enfuir, ainsi qu'une liasse d'étranges billets espagnols. Le passeport et l'argent qu'il avait réclamés servaient d'appât, mais on m'avait recommandé d'être prudent car il se méfierait : j'étais le seul à pouvoir m'approcher sans danger afin de l'exécuter. Puis on avait évoqué mon passé, mes nombreuses années de service, mon passeport britannique, et on avait admiré ou réprouvé en silence, non sans aigreur, la coupe de ma gabardine blanche, mes boutons de manchettes et mes poignets de chemise. On ne m'avait rien demandé d'autre, rien offert en échange,

et on ne m'avait assuré d'aucune place dans le panthéon des héros. J'avais été introduit dans une pièce où un homme en costume sombre, portant des lunettes à monture métallique, était assis à côté d'une bouteille d'eau minérale ; il me sourit en relevant exagérément la tête, comme s'il me reconnaissait, ou plutôt comme si une maladie de la vue l'empêchait de distinguer avec exactitude les traits de mon visage ; d'autres personnes, debout à côté de lui, noyées dans l'ombre, me serraient la main, m'appelaient capitaine : des hommes invulnérables au temps et aux effets d'une guerre commémorée et perdue dans laquelle j'avais été capitaine l'espace d'un éclair, des hommes impeccablement habillés, aux allures de mannequins anachroniques, blafards, débarquant à peine des bureaux insalubres et des faubourgs uniformes de l'Europe orientale, et ces hommes avaient la maladresse des défunts qui reviennent à la vie et ignorent tout des choses courantes : comment les gens marchent, s'habillent ou fument une cigarette.

Je venais de Brighton : avant le lever du soleil, j'avais pris le ferry pour Calais puis un express hermétique, qui allait de plus en plus vite à mesure que le matin s'accrochait au vert sombre des forêts humides et aux grands fleuves immobiles et aveuglés de brume. À Paris, quelqu'un m'accueillit à la gare, m'emmena dans sa voiture jusqu'à l'aéroport et me tendit au dernier moment un billet d'avion pour Milan et un autre qui, après six heures d'attente, me conduirait à Florence. Ils ne m'avaient pas demandé mon avis, ni révélé le contenu de la valise qui m'avait été remise à l'aéroport de Paris, j'en conclus donc que ce voyage ressemblerait à beaucoup d'autres, qu'ils utilisaient l'impunité de mon passeport et l'alibi de mon métier pour transporter d'un bout à l'autre de l'Europe des sommes d'argent ou des imprimés

clandestins et dérisoires, parce que c'était leur façon d'agir, ils croyaient toujours être entourés d'espions ennemis et s'affairaient, en dépit de la conspiration universelle ourdie contre eux, aux derniers préparatifs d'un soulèvement définitif. Quand ils avaient besoin de moi, ils ne me téléphonaient presque jamais, ils m'écrivaient sur des cartes postales deux lignes qui ressemblaient tellement à un message codé qu'une personne chargée de les intercepter m'aurait accusé, sans l'ombre d'une hésitation, d'être un agent étranger. Je m'attendais à trouver une carte chaque fois que j'allais ouvrir la boîte aux lettres, je les pressentais et j'étais farouchement résolu à ignorer les suivantes, à les déchirer en morceaux minuscules et à me consacrer à ma boutique de gravures et de livres anciens, une affaire tranquille et relativement prospère qui avait l'avantage de m'apporter une sérénité de somnambule et le sentiment d'être dans un monde lointain, insolite, et dans une époque qui n'avait rien à voir avec celle des vivants. Certains soirs, quand je fermais le magasin, j'allais à pied jusqu'à l'embarcadère de l'Ouest dont le profil rappelle l'épave d'un vaisseau, et je contemplais la violence de la mer à travers les chevrons qui grinçaient sur mon passage. Tout près du rivage, la mer avait déjà l'aspect des abysses avides de naufrages et, les soirs de brume, elle prenait cette teinte grise qui, paraît-il, pousse au suicide. J'attendais la nuit en sirotant une ou deux bières dans une taverne aussi étouffante que la cabine d'un bateau – au comptoir, avant qu'il y ait trop de consommateurs, on pouvait entendre le fracas des galets roulés par la marée –, puis je rentrais par un chemin différent afin de contempler au loin les lumières de ma maison, les linteaux blancs des fenêtres, la porte se détachant sur le rouge foncé de la brique, et je rêvais de me retrouver

dans la peau de ces gens qui faisaient une lente promenade matinale au soleil sur le front de mer, et n'étaient pas obligés de porter sur leurs épaules l'opprobre d'un malheur cruel qu'on ne cesserait de leur rappeler.

Mais je recevais une carte de Paris ou de Prague et, au lieu de la déchirer, de livrer lentement chaque morceau à la flamme pendant que je buvais seul le dernier verre du soir, j'étais gagné par la même prudence superstitieuse et je la mettais sous clé, ravi de l'avoir déchiffrée, passablement éméché, coupable de déloyauté et d'une chose infiniment plus impardonnable à leurs yeux, d'ironie ; le lendemain matin, je préparais mon sac de voyage et débitais un mensonge expliquant pourquoi je désertais ma boutique. Presque toujours la première destination était Paris : un hôtel de seconde catégorie, un rendez-vous dans un café ou dans le métro, un homme d'âge moyen qui me transmettait des consignes et des documents cachetés. Certains disaient avoir entendu parler de moi, me serraient la main, me souhaitaient bonne chance, religieusement convaincus qu'elle m'accompagnerait sans faillir. La dernière fois, on m'avait menti. Sur la carte postale, il y avait « Souvenir de Florence », je m'étais envolé jusque là-bas mais personne ne m'attendait à l'arrivée.

Il est vrai que je passais alors la moitié de mon existence dans les aéroports, où le temps et l'espace n'ont aucun lien avec la réalité, et je ne savais jamais exactement où j'étais, j'avais la sensation perpétuelle et confortable de vivre une attente sans objet, dans le provisoire et l'exil, hors du temps. Inapte à tout mode de vie non solitaire, j'avais fini par me réfugier dans les hôtels et les aéroports comme d'autres se retirent dans un monastère et je croyais éprouver parfois, à l'image des moines, la nostalgie d'un monde extérieur qui en

réalité m'importait peu : comme eux, j'avais des visions et j'étais, moi aussi, visité par la tentation.

Ces derniers mois, j'avais voyagé plus que jamais. En septembre, j'étais allé à Budapest d'où j'avais reçu une lettre qui me proposait une Bible de Muntzer à un prix avantageux, alibi providentiel qui dut leur paraître singulièrement heureux car ils renouvelèrent l'expérience pour m'envoyer quelques semaines après dans une petite ville de Pologne et plus tard encore à Madrid, où je remis une valise en cuir à un jeune homme à l'air vaguement malade que je rencontrai dans les latrines puantes d'une gare. En tant que perpétuel étranger, j'étais habitué à éveiller les soupçons et je me déplaçais toujours avec la même désinvolture, avec la même méfiance. Je fréquentais surtout les aéroports secondaires où le contrôle policier était généralement moins sévère, où les bâtiments étaient peu élevés, comme des maisons de retraite, où il ne restait presque plus personne après la tombée de la nuit, à part des employés oisifs qui achevaient leurs tâches en fumant une cigarette, et des femmes de ménage corpulentes qui vidaient les corbeilles à papier dans des sacs en plastique et marchaient d'un pas lourd et harassé en poussant devant elles leurs gros balais et de grandes poubelles.

Ce soir d'hiver, à l'aéroport de Florence – je ne visitais presque jamais les villes où je me rendais, j'apercevais seulement leurs lumières en vol et leurs noms sur les panneaux lumineux –, l'homme qui devait me rencontrer n'était pas venu, à sa place des policiers en uniforme firent irruption dans le bar et demandèrent sans ménagement les papiers des passagers, bien que nous ayons déjà franchi le contrôle douanier. En voyant leurs harnais blancs et leurs armes étincelantes au côté, j'éprouvai une légère appréhension et me rappelai un voyage

clandestin à Berlin en février 1944. Mais j'étais beaucoup moins jeune maintenant, un peu moins lâche, je ne bronchai pas, je restai accoudé au comptoir, et ma sérénité dut me protéger, me rendre invisible, car les gardes passèrent à côté de moi sans remarquer ma présence ni la valise que je ne pourrais sans doute pas livrer ce soir-là.

Quelques minutes plus tard, les gyrophares des voitures de la police se perdirent sous les arbres, dans l'obscurité pluvieuse. Je les vis s'arrêter beaucoup plus loin, au carrefour de la route nationale, lançant des éclairs bleutés et convulsifs, telles des flammèches de gaz amorties par le brouillard. Comme j'avais pris deux vols successifs avec escale à Paris et Milan, j'ignorais si ma montre me donnait l'heure de l'Italie et si j'avais des raisons d'accorder au paysage d'ombres entourant l'aéroport le nom d'un pays précis : le froid et une paresseuse somnolence me paraissaient être les seules caractéristiques tangibles de ce lieu sur lequel la mémoire glissait, comme la pluie sur les toitures ondulées des hangars.

On m'apprit qu'à minuit l'avion par lequel j'étais venu repartait pour Milan. Je pensai avec mauvaise humeur que je ne pourrais pas le prendre et qu'à cause de ce contretemps injustifié, mes réservations d'hôtels et mes billets aller et retour seraient périmés, ce qui m'obligeait à réviser toutes mes prévisions. Je voulus me persuader que mon contact n'allait pas tarder à arriver, que son retard respectait peut-être une consigne supplémentaire de prudence. « Un jeune homme grand et barbu, m'avaient-ils expliqué, qui tiendra une revue espagnole sous le bras. » À Paris, quelqu'un avait conçu ma venue et notre signe de reconnaissance comme un jeu de signes symétriques : moi aussi, en descendant de

l'avion, je tiendrais en évidence un exemplaire de cette revue, et parallèlement, l'autre devrait déposer à mes pieds, au bar, une valise identique à la mienne.

Mais personne ne s'approcha de moi, le bar se vida, le garçon éteignit les lumières les unes après les autres et ne laissa que la pénombre d'un lieu de réclusion. Les derniers voyageurs étaient partis et il ne restait plus un taxi devant les portes de sortie. J'attendis un moment, scrutant la nuit par une fenêtre, écoutant derrière moi la rumeur des dialogues en italien. Une fois, des années auparavant, dans un cinéma où j'étais le seul spectateur, j'avais entendu des voix semblables, presque couvertes par celles de l'écran. Des pas qui paraissaient enrobés dans des chiffons s'étaient approchés de moi par le couloir central et une petite lampe avait éclairé mon visage. Le placeur, un vieil homme qui portait une casaque rouge à galons, avait posé sa main sur mon épaule et, dans un murmure entrecoupé de râles, m'avait prié de partir : on me rembourserait le montant de la place, si je le voulais bien, on m'offrirait une entrée gratuite pour le lendemain, car c'était la dernière séance de la soirée, il n'y avait plus personne dans le cinéma et je pouvais facilement imaginer le prix que coûterait une projection pour moi seul... Mais cela se passait à une époque où un cinéma était considéré comme un refuge sûr, au temps où les femmes n'ôtaient pas leur petit chapeau en prenant place dans leur fauteuil et où la fumée des cigarettes se concentrait encore dans les faisceaux de lumière conique. Je me rappelai une bande d'actualités où soldats russes et américains traversaient l'Elbe et s'embrassaient dans l'eau. Dans l'obscurité, le public du cinéma, qui mâchait toutes sortes de choses, avait applaudi.

La nuit et les pas dans mon dos me parurent partici-

DU MÊME AUTEUR

Beatus ille

Actes Sud, 1989

Seuil, 2000

et « Points », n° P929

L'Hiver à Lisbonne

Actes Sud, 1990

Seuil (nouvelle traduction), 2001

Les Mystères de Madrid

Actes Sud, 1993

Le Royaume des voix

Actes Sud, 1994

et « Points », n° P790

Le Sceau du secret

Seuil, 1995

Pleine Lune

prix Femina étranger

Seuil, 1998

et « Points », n° P667

Une ardeur guerrière

Mémoires militaires

Seuil, 1999

Rien d'extraordinaire

nouvelles

Seuil, 2000

Cordoue des Omeiyades

Hachette Littératures, 2000

Carlota Fainberg

Seuil, 2001

et « Points », n° P966

Séfarade

Seuil, 2003

et « Points », n° P1387

En l'absence de Blanca

Seuil, 2004

et « Points », n° P1426

Vent lunaire

Seuil, 2008